# Peut-on vivre en paix avec son inconscient ?

Dans la nouvelle de Gogol *Le journal d'un fou* le protagoniste Poprichtchine, qui est devenu délirant, finit par demander si le dey d'Alger a une verrue sur le nez (ce qui est la dernière phrase de la nouvelle). Le nom du personnage renvoie à deux termes proches en russe : la vocation et la verrue. Ainsi, Poprichtchine est-il malade de lui même et de son propre destin, malade au point où on le place en l'enfermant hors de la société habituelle des hommes; il ne vit pas en paix avec son inconscient mais en subit au contraire les effets qui s'avèrent tout à fait désastreux pour lui. En tant que force dynamique non-accessible à la conscience, lieu des désirs refoulés comme le propose la première topique l'inconscient a priori ne peut qu'empêcher première topique, l'inconscient a priori ne peut qu'empêcher le pauvre Moi de vivre en paix: celle-ci demanderait qu'il n'y ait pas de situation de violence s'exerçant contre moi, ce qui est pourtant le statut et le fonctionnement de l'inconscient. Cette violence c'est en effet toute force exercée contre moi que je vis comme quelque chose de subi c'est-à-dire en quoi je reconnais un problème pour ma liberté (et ainsi, sauf de manière métaphorique ne parlerait-on pas de guerre contre la pluie par exemple quoiqu'elle soit bien une force, parce que je ne la perçois pas comme une violence). Le paradoxe réside alors dans la formulation du sujet: demander si on "peut" vivre en paix avec "son" sujet: demander si on "peut" vivre en paix avec "son" inconscient c'est en effet renvoyer aussi bien à une force de capacité (et donc à une responsabilité du sujet) qu'à une possible maîtrise sur l'inconscient, si on le considère comme "sien" c'est-à-dire comme ce qu'on: peut posséder. Ainsi ou bien le sujet possède les capacités lui permettant d'agir sur l'inconscient ou bien celui-ci le réduit-il à un état désagréable et déterminé. Pour cette raison, nous écartons ici deux possibilités qui nous paraissent dissoudre le sujet puisqu'en constitue le problème : ni la conception bergsonienne de l'inconscient (par exemple, au chapitre 3 de Matière et Mémoire), ni les neurosciences (comme l'ouvrage de Naccache *Le nouvel inconscient*) ne seront ici envisagés : la première faisant de l'inconscient le passé virtuel ou nous le rend ~~imprissal~~, la seconde étudiant l'inconscient sous l'angle du mécanisme neuronal ne constitue pas le problème fond du mécanisme perceptif ne constitue pas alors de problème moral. Disons-le autrement : c'est le problème moral reposant sur un fonds ontologique qui est ici visé, d'un côté parce qu'il s'agit de réfléchir la possibilité et la part de responsabilité, donc d'action volontaire du sujet sur lui même et d'un autre côté parce qu'il y a en jeu ici une conception de l'idéal de la morale, c'est-à-dire du but visé par cette dernière qui serait ici une vie en paix comparable à une vie bonne (que l'inconscient met en tension notamment parce qu'entraînant le refoulement il frustre de la satisfaction a priori agréable de certains désirs) certains désirs) Dès lors, une première piste s'offre à nous : de supposer que même en admettant une forme de déterminisme psychique de l'inconscient sur l'individu, une vie en paix soit cependant possible (à charge de voir à quelles conditions). Or cette idée repose peut être sur une mécompréhension de l'inconscient : partir du principe qu'il s'agit de vivre en paix (et que donc la paix n'est pas innée) c'est voir d'abord l'inconscient comme l'ennemi qui me fait la guerre. Mais cette idée ruine peut être d'une part l'idée même de vie (qui implique une organisation fonctionnelle) et d'autre part celle du sujet (qui se voit attaqué de l'intérieur, par une altérité implique une organisation fonctionnelle) et d'autre part celle du sujet (qui se voit attaqué de l'intérieur, par une altérité ! qui le désubstantialise). Si cependant la seconde partie cherchera à montrer l'illusion qui peut se plisser dans une certaine conception de l'inconscient (permettat alors aussi par là une vie en paix mais sous une autre forme) il n'est pas évident qu'elle puisse elle même ne pas être fondée sur des présupposés théoriques questionnables. Et ainsi, notre dernière partie cherchera à montrer que c'est au niveau d'un "on" que la question peut en réalité se résoudre, et pas à celui de la responsabilité totale reposant sur la puissance de l'individu-sujet, privilège accordé par la conscience. conscience.

Admettons donc que l'inconscient soit ce pui est caché à la conscience. comment une vie en paix serait-elle possible sans connaissance de celui-ci? L'idée de Freud, qu'on peut par exemple établir en se fondant sur les chapitres 6 et 7 de *l'interprétation des rêves*, est d'abord de se fonder sur la manière dont procède l'inconscient lors du travail du rêve. On constate que l'inconscient produit de la travail du rêve. On constate que l'inconscient produit de la condensation (un mot ou une trope peut ainsi renvoyer à plusieurs symboles ou idées) et aussi du déplacement (par exemple, de père au cheval l'amie qui ne peut être invitée au dîner à la rêveuse mère comme le chapitre 4 l'a établi) : l'analyse vise alors à déployer, par l'association libre, ce qui était condensé et déplacé afin d'en retrouver le sens latent. En dehors du finalisme présent ici (si l'inconscient fait ça c'est pour passer la censure), cela implique que c'est par un travail d'expression et de décryptage du symbolique, c'est-à-dire par une interprétation consciente symbolique, c'est-à-dire par une interprétation consciente de ce qui était bien présent mais qu'on n'entendait pas, que le désir peut être compris. Alors, l'inconscient devient-il conscient et le patient peut-il déterminer "en pleine lumière" ce qu'il veut faire de ce désir : le rejeter, l'accepter, ou encore le sublimer. La vie en paix est donc ici rendue possible par une connaissance, permettant la maîtrise d'un contenu qui ne sera donc plus source de frustration ni d'obsession. On peut alors même voir cette paix comme une forme de concorde, où une entente est possible parce que le moi a précisément entendu l'inconscient. Néanmoins, et en dehors de la critique écartée par Freud au chapitre 7 (ce qui garantit qu'on entende bien l'inconscient et pas n'importe quoi c'est le gain de clarté, l'impression que tout se tient, et pratiquement l'arrêt des symptômes hystériques), on voit rapidement que si l'on peut bien entendre tel ou tel rêve, l'inconscient même continue à exercer sur nous une force. Cependant, il est possible de à exercer sur nous une force. Cependant il est possible de penser que la paix soit toujours possible mais pas parce que l'individu l'aurait ainsi décidé : en effet l'inconscient est certes composé d'une pulsion de mort (comme le réfléchiront les derniers textes de Freud) mais il possède aussi une pulsion de vie ; certes il ~~foue~~stre certains désirs, mais le surmoi est bien une défense interne de l'individu contre lui-même, le rendant ainsi apte à la vie sociale. De ce point de vue, il ne s'agit pas tant de vivre en paix avec son inconscient que de constater que l'inconscient est ce qui nous permet de vivre tout court, puisqu'il est normalement structuré pour permettre cette vie en commun, voire même de bien vivre (et ainsi la cette vie en commun, voire même de bien vivre (et ainsi, la sublimation dont on parlait et qui réalise le désir en lui donnant une plus haute place culturelle n'est-elle que très rarement consciente : de ce point de vue Proprio~~chtk~~kike n'est-il pas le double de l'écrivain qui ne sombre pas dans la folie parce que son personnage le fait ?) il serait alors possible de chercher à vivre en paix avec son inconscient ; mais ce ne serait peut-être ni utile, ni souhaitable. Cette idée repose cependant sur une certaine croyance. La première C'est que l'inconscient permette des sublimations qu'on considérerait nécessairement comme bonnes, ce qui est éminemment problématique, voire déjà du point de vue éminemment problématique, voire déjà du point de vue freudien. Prenons ainsi *l'Avenir d'une illusion* : dans la sixième partie qui est le moment de la thèse sur la religion, Freud avance que Dieu est la réponse apportée à l'angoisse infantile. Or se greffe sur cette idée celle de l'amour du prochain (qu'on trouverait par exemple dans le christiannisme) et qui a quelque chose de terrifiant! Si en effet le prochain c'est mon semblable, et que je reconnais en moi des pulsions de destruction, pourquoi l'aimer? Mon amour de plus est bien trop précieux pour le donner à n'importe qui. Ainsi, la religion provient-elle d'abord d'une réponse (qui pourrait paraître apaisante) mais qui en réalité réactive l'état de tension, puisqu'elle demande trop et de manière irrationnelle, à l'individu. Mais si seule l'analyse peut ainsi montrer que n'importe quel apaisement n'équivaut pas à une réelle vie en paix (au sens où celle ne devait ne pas être un simple moment ~~Grestement~~), celle-ci ne paraît atteignable, et ce sera alors risque toujours reconduit de la théorie freudienne, alors risque toujours reconduit de la théorie freudienn que comme équilibre de forces. Le vocabulaire (refoulement, investissement etc.) employé indique en effet qu'au fond, il s'agit de pouvoir opposer à la force une autre force, ou réorienter cette dernière. Mais donc on pourrait penser d'une part qu'il s'agit moins d'une vie en paix que d'un système de domination (qu'on pourrait qualifier de "paix" si c'est le moi qui l'emporte) et d'autre part que ce système n'est donc jamais réellement pérenne. Si en effet la pulsion est toujours présente, le moi est lui même toujours sur le qui-vive, et peut être encore davantage quand il sait que ces pulsions existent justement encore davantage quand il sait que ces pulsions existent justement en lui. Par conséquent, la théorie freudienne semble parvenir à concilier le déterminisme de l'inconscient et une forme de pouvoir du moi mais ne pas permettre d'arriver à une réelle vie en paix. Mais Peut-être est-ce justement parce qu'elle se fonde sur ce rapport de forces qui implique deux unités en présence qu'une solution devient alors impossible.

Prenons par exemple le cas du Président Schreber analysé dans le *Cinq Psychanalyses* : à première vue c'est parce que le désir inconscient est trop puissant et qu'il n'arrive pas à être admis par le sujet, que la psychanalyse déclenche une être admis par le sujet que la psychanalyse dysfonctionne : et Schreiber donc de finir à l'asile pour avoir eu, au fond, un désir homosexuel. L'inconscient est ici compris comme ce qui est autre (de fait Schreiber refuse de reconnaître ce désir comme lui appartenant). Mais le problème ne tient peut être pas au fait qu'il sera tout de même ici soumis à une force qu'il ne peut combattre, le problème tient à ce que, justement elle soit saisie comme autre: il y a là en jeu une forme de perception de l'altérité (réelle) mais qui est extériorisée par le sujet et devient donc une substance réelle (et lui même projette son délire en une substance réelle (et lui même projette son délire en se voulant nouvelle substance, femme pouvant s'unir aux rayons du Soleil), ce qui l'empêche alors nécessairement de pouvoir encore y faire quelque chose. Nous pouvons utiliser ici la pensée d'Alain dans ses *Elements de philosophie*: la note sur l'inconscient attaque en effet toute théorie qui verrait dans l'inconscient un "autre Moi", ce qui pour Alain repose sur une mécompréhension du mécanisme. Prêt en effet à accorder, sur la base d'un dualisme classique que le corps est déterminé (notamment dans les sentiments), il refuse que l'esprit soit quant à lui pourvu d'une instance rendant impossible sa vol instance rendant impossible sa volonté. L'inconscient n'est qu'un mécanisme corporel qui produit donc bien des effets en nous mais auxquels la conscience peut tout à fait refuser de souscrire. Par conséquent, chez Alain, on peut vivre en paix avec son inconscient puisqu'il ne s'agit que de vouloir consciemment telle ou telle chose. C'est en réalité la substantivation de l'inconscient sur la base d'une mécompréhension de la différence ontologique réelle, qui pose problème. Voir en l'inconscient "l'autre Moi", c'est penser qu'il est dans l'esprit ou ~~sphère~~ une deuxième substance : or on lui attribue par conséquent une deuxième substance ; or on lui attribue par conséquent les caractéristiques du Moi (volonté, passion, ruse) et on en fait alors un ennemi intérieur, un "animal redoutable" absolument terrorisant pour l'individu en plus qu'entraînant une impossibilité du Moi (qui ne peut plus assurer sa volonté) et de la liberté (à laquelle l'altérité de l'inconscient s'oppose puisqu'il entraîne le déterminisme auquel le Moi ne peut s'opposer, dont le Moi ne peut s'affranchir). Donc ce qui empêche de vivre en paix c'est une croyance, fondée sur une erreur, et qui provoque alors la peur voire même l'impossibilité de la paix : si en effet je crois voire même l'impossibilité de la paix : si en effet je crois à cet autre Moi comme me déterminant, je suis donc soumis à ses actions, ce qui réinstaure la violence dont on parlait comme force me privant de liberté. Ici pourtant non seulement Alain accorde une force à l'inconscient, mais c'est pour montrer que celle-ci est un mécanisme corporel : parce qu'ainsi la conscience reste libre c'est-à-dire quant à elle extraite du jeu mécanique des forces. Or rester libre ce n'est pas encore tout à fait vivre en paix : je perçois bien des effets de l'inconscient même si je ne fais que considérer ceux-ci comme de loin. Alain permet de penser une paix mais qui est une absence de conflit. de penser une paix mais qui est une absence de conflit, ou pour le dire plus précisément, le conflit n'existe en réalité plus puisque la conscience est toujours capable de refuser ~~un~~ le déterminisme. Il semble qu'ici a lieu en ~~réalité~~ ce qui permet d'établir le propre présupposé de l'auteur : que la conscience soit bien quelque chose de substantiel et de pourvue des caractéristiques. qu'il énonce : en premier lieu qu'elle soit volontaire et autonome (puisqu'unique) dans l'esprit. Cette forme de réactualisation du cartésianisme s'oppose aussi à la théorie de Freud s'il s'agit de considérer l'inconscient dans l'esprit ou comme substance (et on ne montrera pas ici que telle n'était pas l'optique freudienne quoique cela permette de voir qu'Alain s'oppose moins à une théorie qu'à ses implications) ; mais elle délégitime aussi du même coup sa pratique puisque la meilleure des attitudes consisterait plutôt à se discipliner (c'est-à- dire à reconnaître l'excellence et la supériorité de la dire à reconnaître l'excellence et la supériorité de la conscience sur le corps (c'est-à-dire sur l'inconscient) qu'à chercher à reconnaître et soulager un désir psychique inconscient. Néanmoins, ne peut-on pas croire que la critique d'Alain a manqué sa cible? Non pas parce qu'elle serait elle-même à fonder (et on se demande par exemple quelle discipline il aurait fallu à Schreber, et donc quel manque de volonté a pu être le sien), mais parce qu'elle n'est en réalité ~~fondée~~ *basée* sur le même postulat que la théorie qu'elle attaque? C'est ce qu'on, proposera en se fondant sur la pensée de Ricoeur. Si Freud, ~~peut~~ comme Marx, sont des philosophes de Ricoeur. Si Freud, ~~peut~~ comme Marx sont des philosophes de soupçon, il s'agit en réalité au fond de passer d'une croyance dans une conscience immédiate à une conscience médiatisée et instruite par le travail sur l'esprit ou sur le politique. C'est donc, dans les deux cas, qu'il s'agisse d'Alain ou de Freud, la même idée : c'est la conscience de l'individu qui peut arriver à mettre en paix l'inconscient ou à vivre en paix avec ce dernier. Ainsi le soupçon ne porte que sur la transparence de la conscience, pas son rôle. Dans les deux cas, on accorde ou bien une altérité relative ou une altérité radicale mais on pense toujours que cet autre peut être *"mien"*. Nous allons montrer par que cet autre peut être "mien". Nous allons montrer par finir qu'une telle conception est encore insuffisante. D'un côté donc on peut vivre en paix mais au prix d'une forme d'illusion substantialiste ; de l'autre on peut vivre en paix, au prix d'une autre illusion (qui porte aussi sur une substance, mais celle de la conscience). Peut-être donc est-il envisageable de chercher si en considérant l'inconscient d'un point de vue extérieur à l'ontologie, on aboutit à une vie en paix tenable, fondée non sur une toute-puissance de l'individu mais via un travail social et collectif. On peut d'abord établir que le "moi" ne peut a priori quelque chose que s'il n'est pas, concrètement, seul : au vu en effet des phénomènes de résistance, c'est par un travail avec et par le tiers qu'il peut réussir à vivre un travail avec et par le tiers qu'il peut réussir à vivre en paix. Pour que le moi soit le maître (ouvrons pas le domestique) de sa propre raison, il lui faut une aide d'autant plus capitale qu'il n'a pas non plus bâti seul cette raison qu'il habite. Lacan, dans les *Écrits* (et les "Remarques sur le rapport de Daniel Lagache"), traite ainsi la question du prénom de l'enfant en montrant que le moi est d'abord constitué dans et par le discours de l'Autre, via des attributs qui peut être nôtre un jour l'étoufferont. Mais donc si son inconscient est d'abord l'inconscient des autres, il est impératif de ressaisir dans le discours ces autres discours, ce de ressaisir dans le discours ces autres discours, ce qui ne peut donc se faire dans l'isolement de la conscience. Vivre en paix c'est alors avoir été capable de retrouver sa place dans un récit en se donnant son propre sens, ce qui permet une vie parce que cela organise les différents événements, mais *sous* le régime du sens (et non celui de la force) Or on peut penser que cette constitution de son inconscient et ce travail effectué n'est pas suffisant. En effet, Fanon dans *Peaux noires, masques blancs*, montre au chapitre 4 que si le noir s'halluche blanc, s'il délire à nier la peau (ce que Fanon appelle "la ctification") ce n'est pas parce qu'existerait un complexe naturel d'infériorité ou de dépendance d'individus par rapport à d'autres. ici mon inconscient est structuré non pas par l'inconscient des autres mais par des structures sociales. Si le noir s'halluche blanc c'est parce que la structure sociale dans ~~le cas~~ de lui ~~préside~~ est ~~brise~~ structure sociale n'a de cesse de lui présenté cet horizon. on voit l'implication : il s'agit alors de ne pas en rester à l'analyse d'un individu mais d'agir dans le sens d'un changement des structures sociales et politiques réelles. Le sujet " peut-on vivre en paix avec son inconscient " doit ainsi être traité de manière non métaphysique : la condition d'une vie en paix c'est une réelle paix politique ou et pas simplement une image d'un apaisement auquel on pourrait parvenir par soi même et pour soi même. "on" peut donc vivre en paix si "on" cherche à modifier les structures déterminants de tel ou tel modifier les structures déterminants de tel ou tel inconscient - dans le cas où de telles structures sont problématiques. il n'est d'ailleurs peut être alors pas possible d'avoir une totale vie en paix individuelle (puisque la pulsion est a priori toujours présente) mais d'établir les conditions de possibilité d'une telle vie : ce qui passe alors par une reprise du sens, mais aussi par la force Allons plus loin pour terminer : nous venons d'établir que la question repose d'abord sur les conditions permettant une telle vie en paix ; et que pour ce faire il fallait agir non au niveau de l'in permettant une telle vie en paix ; et que pour ce faire il fallait agir non au niveau de l'in . inconscient, mais des structure sociale. Or, peut être n'ya- -t-il pas lieu de séparer les deux (tout en même temps qu'on rencontrera un mode dont la vie en paix serait possible pour soi). Si en effet on admet que l'inconscient ne soit pas une substance (avec laquelle je dois m'arranger, ou avec laquelle je dois arranger les autres) mais une structure; si on admet même qu'il s'agit de la structure sociale en tant que telle on peut alors proposer une dernière piste pour ce sujet. Dans *l'Anthropologie Structurale* ("L'efficacité symbolique") Lévi Strauss montre que le chaman comme le psychanalyste font le même travail au rouages du même psychanalyste font le même travail, au rouage du même outil. Ils inscrivent une matière dans une forme. Le patient ou le malade souffrent de ce qu'ils n'ont pas de forme (ou une forme maura~~t~~pique) pour tel ou tel contenu. L'inconscient, donc, n'est pas alors ce avec quoi il s'agit de vivre en paix mais la catégorie universelle et structurante qui me permet de vivre en paix (ici au sens de ne plus souffrir) : elle est cette forme vide de sens et en attente de contenu dans laquelle le mythe viendra s'insérer (collectif pour le chaman ou individuel pour le psychanalyste). Mais c'est donc vers lui, en dernière analyse, qu'il faut se tourner: car si certains mythes permettent de vivre en paix (avec soi et avec les autres), certains autres rendent impossibles les relations sociales. Ce serait donc vers eux qu'il faudrait, du point de vue moral, se tourner.

On a d'abord considéré qu'il était possible de vivre en paix avec son inconscient au prix d'un travail ivre en paix avec son inconscient au prix d'un travail sur soi ; puis que cela en réalité tenait à une destitution du statut de l'inconscient - et enfin que c'était bien davantage au niveau *collectif* qu'il fallait réfléchir le problème. On peut donc et l'exégétique répondre que l'inconscient est ce qui permet de vivre en paix avec soi même et avec les autres, bien davantage qu'il s'agit de vivre en paix avec lui. On constate pour finir que le sujet suppose une sorte d'état de nature n'étant pas la guerre de tous contre tous, mais de chacun contre son propre inconscient. La paix deviendrait immédiatement une conquête sur un tel état, on peut penser qu'il en va en réalité aussi de même pour le sujet : après Freud, le cogito est une tâche et un problème ; mais cela n'implique pas qu'une vie en paix soit impossible, cela implique simplement qu'elle paix soit impossible, cela implique simplement qu'elle passe par cette "aventure de la réflexion" qui est désormais la nôtre comme le proposait Ricoeur. Et ainsi même si c'est donc une autre conception de l'identité qu'il s'agit d'établir, dégagée du schème de la substantialité, c'est bien toujours le travail sur les représentations qui nous guide dans cette tâche, nous permettant d'arriver alors à une vie en paix qu'on nomme ataraxie et qui, quant à elle, est bien un bien ancien idéal, peut être d'ailleurs, un bien ancien mythe.